

« Introduction à la phénoménologie »

La réduction phénoménologique et le réductionnisme

Nous allons aujourd'hui expliciter plus précisément les propos exposés lors de la séance introductive et notamment ce qu'est la réduction phénoménologique. Pour ce faire nous prendrons appui sur le chapitre VI « Premier exposé de la réduction phénoménologique » de l'ouvrage de Jan Patočka intitulé *Introduction à la phénoménologie de Husserl*. Nous avons vu lors de la dernière séance que la réduction phénoménologique est à distinguer du réductionnisme en science. Ce dernier signifie la capacité que l'on cherche à gagner à convertir un exposé d'une science inexacte en un processus physique (l'ambition du réductionnisme consiste par exemple dans le fait de convertir les entités fonctionnelles, telles que les gènes ou d'autres unités cellulaires du corps humain en de stricts équations biochimiques).

L'épochè ou la suspension du jugement

La réduction phénoménologique est différente du réductionnisme et elle est donc à entendre dans un tout autre sens. Il s'agit d'une *épochè*. Qu'est-ce à dire ? L'*épochè* est le terme qui désigne la relation par laquelle on suspend son jugement, par laquelle on s'abstient de toute thèse ontologique (appelée aussi position thétique) sur le monde. Une position ontologique ou qui décide du mode d'être de la réalité et fait partie de la modalité d'un jugement qui soutient une thèse ultime quant à son appartenance à une catégorie métaphysique. Ainsi, lorsque nous affirmons que la matière est le seul mode d'être qui existe, y compris lorsque nous parlons de la pensée ou des productions culturelles, telles que les institutions ou les œuvres littéraires et artistiques, nous effectuons un jugement « thétique », quand bien même nous sommes incapable de définir de manière exhaustive et définitive ce qu'est la matière. Il en va de même lorsque nous affirmons que la croyance religieuse, par exemple, est indépendante de notre corps et relève d'une dimension exclusivement spirituelle, quand bien même nous ne saurions définir ce qu'est l'esprit pur. Dans la vie quotidienne, que Husserl nomme aussi attitude naturelle (au sens spontané du terme), les modalités du jugement ne relèvent pas d'une position métaphysique, mais d'une manière de nous prononcer sur la manière dont se présentent les phénomènes. En effet, lorsque nous jugeons, lorsque nous pensons et réfléchissons, nous modalisons les choses que nous rencontrons dans le monde de différentes manières. Pour prendre quelques exemples, lorsque nous affirmons « il ne pleut pas », la modalité procède d'une négation ; tandis que lorsque nous affirmons « il va peut-être pleuvoir », la modalité du jugement est celle de l'hypothèse ; ou encore, lorsque nous affirmons « si j'avais le temps, j'irais à la plage pour me reposer », la modalité du jugement est tout simplement irréaliste, tout comme le mode grammatical qui porte ce nom. Il existe donc toute une série de modalisations du jugement. Lorsque l'on emploie une modalisation affirmative pure et simple dans le langage quotidien on peut facilement identifier celle-ci comme étant celle d'un constat ou d'un impératif. Dans les énoncés scientifiques, en revanche, toute affirmation repose sur un certain nombre d'hypothèses : ainsi comme lorsque Newton commence par concevoir le mouvement comme étant rectiligne, uniforme et continu, alors qu'il n'existe dans la réalité physique rien de semblable. Il en va de même lorsque nous efforçons de décrire les manifestations de la pensée humaine comme s'il s'agissait de simples processus mentaux, alors que personne n'appréhende spontanément ces manifestations ainsi.

En phénoménologie, la réduction ne consiste donc pas à « réduire » une réalité quelconque en une autre, au sens où les sciences exactes tentent de le faire. Bien au contraire, la réduction phénoménologique est un acte par lequel il s'agit de suspendre pareils jugements, y compris lorsqu'ils sont naïvement empruntés aux « vérités » de la science, comme si celles-ci s'imposaient comme des évidences au sens commun. C'est lorsque nous explicitons la relation aux choses qui nous les rend compréhensibles pour nous (ce qui ne veut pas nécessairement dire en débusquer les « causes », que nous effectuons une opération phénoménologique.

La réduction eidétique

La dernière fois, nous avons vu que la première étape de la réduction phénoménologique est la réduction eidétique. Le terme *Eidos* doit être entendu au sens de l'essence des choses (par exemple, l'essence d'un chêne, l'essence d'un bouleau). Il s'agit donc, avec la réduction eidétique de saisir ce qui nous permet de reconnaître une chose dès lors qu'elle nous apparaît. Précisons que dans pareil cas, nous ne cherchons pas à nous prélever sur cette chose une série de facteurs qui nous permettraient de la manipuler ou de la mettre en équation avec d'autres, mais nous nous efforçons bien plutôt de laisser apparaître son noyau interne qui ne se manifeste pas explicitement à notre perception, bien qu'il soit lové tacitement en celle-ci. Une fois de plus, laisser apparaître la chose dans son essence, c'est nous permettre d'y avoir accès sans en altérer la manière dont elle s'offre librement à nous, de sorte à pouvoir en intuitionner la cohérence interne sans l'altérer par son intégration dans un concaténation d'état de fait construite en vue d'autres objectifs que sa compréhension, en un mot d'être attentif à ce qu'elle a à nous dire propre. Si nous prenons le cas d'une œuvre d'art, sans aussitôt chercher à en tirer des informations comme si elle n'avait qu'une fonction documentaire, l'on peut passer énormément de temps à contempler en elle des aspects qui n'apparaissent pas immédiatement, mais qui ne se s'offrent à nous que progressivement, à mesure que nous parvenons à mettre entre parenthèse ce qui l'entoure pour n'avoir plus qu'elle comme seul horizon. C'est là une « réduction » qui ne s'accomplit pas facilement, mais qui seule nous donne accès à la complexité et à la densité inépuisable du monde que l'œuvre porte en elle. Cette contemplation qui laisse les choses venir à nous est une démarche apophantique. Ce terme est celui qu'Aristote utilise pour nommer le discours qui vise à montrer, à faire apparaître, plutôt qu'à démontrer.

La phénoménologie de l'intentionnalité

Si l'on regarde de plus près le résumé du Chapitre VI *Premier exposé de la réduction phénoménologique* de Jan Patočka, on trouve le plan de son exposé. Patočka part du problème du phénomène pur et affirme que « le rapport entre les actes intentionnels et leurs objets ne peut être reconverti à des relations eidétiques purement objectives ». Qu'est-ce à dire ? Patočka part d'une phénoménologie de l'intentionnalité : toute relation aux autres ou au monde est de l'ordre d'une visée. Mais qu'est-ce qu'une visée ? La visée qualifie tout ce qui relève de la sensation, de la perception puis du jugement. Les actes sensitifs, perceptifs et prédicatifs sont des visées sur le monde. Husserl va nommer la visée proprement dite qu'exerce notre subjectivité *noèse* tandis que le contenu qui en est le corrélat est appelé *noème*. Les deux termes viennent du grec *nóus* qui signifie la pensée humaine en son sens le plus large. Autrement dit, il tout aussi bien de sentir que d'effectuer des opérations intellectuelles de toute espèce, car l'intellection n'est jamais pure, mais elle est toujours accompagnée ou précédée de sensation. Le *nóus* a donc un sens assez général pour les grecs. En effet, il s'agit aussi bien d'une perception que d'une réflexion sur cette perception. Ainsi, pour Husserl, toute visée est considérée comme une corrélation noético-noématique car la noèse ou le type de visée par laquelle nous prenons en vue les objets affectent le noème que nous visons. Autrement dit, le noème visé n'est jamais purement « objectif », au sens où il serait appréhendé comme une entité indépendante de nous, c'est à dire comprise comme une chose en soi. Pourquoi ? Il n'est jamais objectif parce qu'il est toujours en relation avec un sujet qui le « colore », et qui privilégie en lui certains aspects. Cela veut dire qu'à chaque fois que nous percevons un objet, nous y investissons un intérêt qui relève de notre subjectivité. Une prairie n'est pas visée de la

même manière par un éleveur, par un artiste peintre, par un promoteur immobilier ou par un promeneur en quête d'un lieu où se détendre. La noèse propre à chacun modifie le contenu de sens du noème « prairie ». De même, devant une œuvre d'art, les amateurs les plus exercés au regard esthétique stricto sensu mettront l'accent l'harmonie des traits et des couleurs, tandis que d'autres, généralement précédés d'un guide, s'intéresseront à d'autres aspects plus facilement accessibles tels que les symboles, ou le contexte historique ou biographique de l'œuvre. Cela ne veut pas dire que le rapport à l'œuvre est purement subjectif et relatif. Cela veut plutôt dire que toute visée est en partie fonction du point de vue qui le dirige. Ainsi l'objectivité des nombres qui mesurent la température à l'aide d'un thermomètre ne correspond pas nécessairement avec ce que l'on ressent réellement. Car si le thermomètre indique 28°C, ce nombre qui indique que la température est élevée par rapport à la moyenne de l'année, n'implique nullement que nous éprouvions la chaleur ambiante comme étant particulièrement élevée. Car la visée d'un nombre n'est pas celle d'une sensation du corps, bien que l'une et l'autre mesurent à leur manière la température ressentie au contact de l'environnement. Autrement dit, ce qui est « objectif », parce que mesuré par un instrument qui n'a aucune sensation de chaud et de froid ce sont les 28°C indiqués sur le thermomètre, la sensation de fraîcheur ou de chaleur, elle, est fonction d'une subjectivité individuelle, y compris lorsqu'elle est partagée par un grand nombre de ces individus.

Le réel n'est donc jamais tout à fait transparent, il est « voilé » et tout à la fois mis à découvert par les différentes noèses qui s'y rapportent. Or, c'est précisément ce qui le rend extrêmement passionnant. Car sa densité est énorme. Lorsqu'on emploie l'expression husserlienne « noético-noématique » cela veut dire que dans le noème il y a toujours un aspect, quelque chose que le sujet privilégie, qu'il laisse venir à l'avant-plan en laissant d'autres aspects à l'arrière-plan. Jan Patočka souligne, à ce sujet que « le psychique au sens de la psychologie n'est pas purement immanent ». Cela veut dire en quelque sorte que cela ne sert à rien de croire que le sens des choses puisse être contenu par des opérations purement intra-mentales. Il y a toujours à l'arrière-plan tout comme à l'avant plan des choses qui transcendent nos visées intentionnelles. Les visées sont donc ce qui nous transportent en avant de nous-mêmes, comme lorsque nous agissons dans l'horizon d'un projet ou en arrière de nous-mêmes, ainsi que cela se passe dans le souvenir. Autrement dit, nous nous trouvons toujours au-delà de la sphère immanente de nos représentations. C'est pourquoi l'on peut dire que nous sommes *au* monde et pas seulement dans le monde, car nous y déployons toujours une relation à ce qui excède les frontières de notre propre sphère psychique. Pourtant, Patočka affirme que « l'on obtient le phénomène pur par une réduction à l'immanence. » Cet énoncé ne concerne pas nos perceptions et nos intuitions spontanées, mais l'opération de réduction phénoménologique elle-même, qui se met en quelque sorte à distance de nos visées quotidiennes pour réfléchir ce que l'on est en train de faire lorsque l'on pense, lorsque l'on calcule, lorsque l'on rêve, lorsqu'on imagine etc... Ce que découvre la phénoménologie c'est *comment* se produisent nos visées sur le monde, par une sorte de pas en arrière, de recul intérieur. C'est ce recul intérieur, et donc immanent à nous-même, qui nous permet de saisir la corrélation noético-noématique comme un phénomène pur

L'idée de la phénoménologie

L'idée de la phénoménologie peut, avec Jan Patočka, être exposée en trois étapes. La première de ces étapes est le problème de la transcendance qui réside dans le fait que le sujet est un sujet extatique, à savoir un sujet qui se tient toujours hors de soi, en avant ou en arrière de lui-même. La deuxième de ces étapes est l'*epochè* qui est « la mise hors circuit de toutes les thèses objectives et réduction à l'immanence réelle ». La troisième étape est finalement la découverte de la transcendance dans l'immanence et c'est en faisant un pas en retrait que l'on peut véritablement découvrir la transcendance de l'ego. Ce que fait Jan Patočka c'est donc le récit de la découverte de l'*epochè* par Husserl et de ces trois étapes que nous venons de décrire.